

université allemande d'aujourd'hui à celle des beaux temps de Bismarck ou de Guillaume II.

L'Université poursuit un double but : travailler au progrès de la science, de toute la science, par ses découvertes, ses recherches de laboratoire, ses publications — fournir à la société ses chefs et ses élites dirigeantes, recruter les cadres de la vie moderne. Il faut à toute activité intellectuelle la foi qui sauve et le succès qui enrichit. Les écoles allemandes sont soutenues par la confiance de tous, de l'élite et du peuple. Le Reichstag, même les partis socialistes, se montrent favorables aux études et à la jeunesse laborieuse. Les villes sont prodigues de leurs deniers quand il s'agit de fonder des écoles ou des bibliothèques. Les grands industriels aident et protègent les jeunes gens sans ressources, qu'ils attachent habilement à leur fortune.

Les professeurs d'Université savent, de plus en plus, sortir de leur tour d'ivoire et se mêler à la vie active. Les étudiants, enfin, ont le courage de travailler, de leurs mains quand il le faut, de vivre la vie des prolétaires, de participer à l'effort de reconstruction de l'Allemagne. C'est une merveilleuse collaboration dont l'Université est l'âme et la bénéficiaire et dont les résultats sont patents.

§

**Lille-en-Flandre** (octobre) publie la ballade ci-après, de M. Georges Lotthé, empruntée à une vieille collection du « Journal d'Hazebrouck » :

BALLADE EN L'HONNEUR DE TAC-COEN

Les provinciaux émerveillés  
 Qu'à Paris le Concert attire  
 Passent ses huis entrebâillés.  
 Le Gascon clame : « Pécaïre,  
 Qui met ces hommes en délire ? »  
 Le Flamand : « Wat is daar te doen ? »  
 Prenez place : vous allez rire  
 Aux refrains joveux de Tac-Coen.

Car du parterre au poulailler  
 Où vont les gens sans tire-lire,  
 Chacun rit à se tortiller.  
 Le chef d'orchestre qu'on admire,  
 Tac-Coen lui-même pour tout dire,  
 S'arme d'un tak et marque koen  
 Les airs pimpants qu'on fait redire,  
 Des refrains joyeux de Tac-Coen.

Mauvais rimeurs qui chevillez,  
 Pédants qui vous mêlez d'écrire,  
 Compositeurs qui gaspillez  
 Tout votre temps à nous transcrire  
 Des langueurs d'amant qui soupire  
 Comme un eunuque d'Isaoud,  
 Accordez plutôt votre lyre  
 Aux refrains joyeux de Tac-Coen.

ENVOI

O prince Apollon qui m'inspire (s)  
 En ces vers mes rimes en « ou »,  
 Ecorcherais-tu le Satyre  
 Aux refrains joyeux de Tac-Coen ?

Un commentateur, qui signe V. B. (Valentin Bresle) ajoute à ces vers, pour en faciliter l'intelligence à qui ne sait le flamand :

Pour les non-initiés disons que dans la ballade, l'expression : « Wat is daar te doen ? » signifie : « Qu'est-ce qui se passe là-dedans ? ». Le jeu de mots flamands composé sur le nom du musicien s'explique en ce que « tak » se traduit par « bâton » (baguette du chef d'orchestre en l'espèce) et « koen » par « ferment » ou « justement » ou par tout autre synonyme.

Nous devons aussi à V. B. quelques renseignements sur le Tac-Coen célébré par la ballade : Lillois, né en 1848, compositeur de musique, mort en 1894 ; il a vécu à Paris :

En 1875, il se fixa définitivement à Paris, où il ne tarda pas à diriger les orchestres des plus fameux Cafés-Concerts de l'époque : la Scala, l'Eldorado, l'Eden-Concert, etc. Il fit jouer un certain nombre de saynètes-bouffes, et chanter d'innombrables chansons et chansonnettes.

Parmi celles-ci rappelons : « Versez les trois couleurs », « Le Forgeron de la paix », « Je m'appelle Po-Paul », etc.

L'immortel Boubouroche assure la pérennité du *Forgeron de la Paix*. Pour la dernière chanson citée par V. B. le titre en est : « J'm'nomme Popaul ». Ce fut une des « scies » les plus irritantes des années 80 ou 85 et contemporaines de « l'homme à la tête de veau ». La foule était pré-dadaïste vers cette époque. Après une guerre, la folie se généralise fatalement. On chantait alors, les cuisinières aussi bien que les jeunes membres du Jockey :

Je m'nomme Popaul,  
 Je demeure à l'entresol,

De Virgini' je suis Paul,  
Et aussi, jè m'pouss' du col...

Les souvenirs de MM. Paul Léautaud et Léon-Paul Fargue, si la mémoire ne nous faut, mentionnent la chanson de Tac-Coen. C'est un des devanciers de notre amusant Dranem, — Libert, croyons-nous, — qui fut le Popaul populaire de ce temps déjà si lointain.

## §

**L'Etat moderne** (novembre) publie un bien divertissant réquisitoire de M. Paul Allard contre l'Université. Il intitule son pamphlet : « M. Le Trouhadec en proie à la routine ». « La plus entêtée (?) citadelle de la tradition », « pénétrée d'un esprit scholastique et médiéval », « le pays de tous les anachronismes », « une impasse où l'on croupit », — voilà quelques définitions de l'Université par M. Paul Allard. Elle ignore la sténographie ; *a fortiori*, la sténo-dactylographie ; elle ignore...

L'Université ignore le téléphone. Consultez l'*Annuaire* : pas une école de la Ville de Paris.

L'Université ignore Pasteur. Elle ne connaît pas les aspirateurs de poussière et elle n'a pas encore découvert le moyen de faire désinfecter les livres scolaires. Dans leurs feuillets — que les enfants ne manquent pas de mouiller de leur doigt — les bactéries s'en donnent à cœur joie.

L'Université ignore l'automobile. Ses concurrents privés font depuis longtemps le ramassage des enfants. Allez donc lui parler de motorisation scolaire : elle vous considère comme un dangereux aliéné.

L'Université ignore le chauffage central : vous connaissez la plaisanterie classique : « Tu es bien placé, mon petit garçon, à l'école ? — Oh ! oui, Monsieur, je suis près du poêle ! »

L'Université ignore le cinéma : elle en est toujours à la lanterne magique et à la projection fixe. On cite le cas (exceptionnel) de quelques instituteurs (tenaces) qui ont pu (après des années de réclamations) obtenir le prêt de quelques vues (à titre provisoire et facultatif) (inutilisables) du Musée Pédagogique : il faut bien donner quelque raison d'être au service dirigé par M. Louis Ripault !...

L'Université ignore la T. S. F.

« Pardon ! protesterez-vous, agacé par ce réquisitoire. C'est faux ! une commission s'est réunie. »

Vous avez raison, cher Monsieur. Je puis même vous dire que cette Commission s'est subdivisée en autant de sous-commissions qu'il y a, dans l'Université, de directions et de sous-directions. Et je considère

qu'il n'est pas impossible que la radiophonie scolaire soit révélée aux arrière-petits-enfants de mes petits-enfants... Ce sera un joli résultat.

## §

Nous sommes redevables à M. Philippe Bertault d'un essai du plus haut intérêt : « Balzac et la musique religieuse », paru dans **Le Correspondant** du 25 novembre. La lecture en sera précieuse aux musiciens et aux fidèles de l'immense, du génial Balzac. Nous ne pouvons extraire de ce travail, si cohérent qu'on ne saurait choisir une page plutôt qu'une autre, que cette curiosité :

A Tours même, lorsque Balzac, enfant, assistait aux offices solennels de la Cathédrale, la maîtrise était dirigée par un artiste de grand talent et un compositeur de mérite, Lejay. Il faisait exécuter ses œuvres qui demeurèrent en usage presque jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Elles étaient d'un genre à grand effet (1). Pour les caractériser, il suffira de dire que ces mêmes airs avec d'autres paroles accompagnèrent, en 1793, les danses patriotiques à la cathédrale, quand on fêta la déesse Raison.

MÉMENTO. — *La Nouvelle Revue française* (1<sup>er</sup> décembre) : « Dialogues », par M. Paul Léautaud, dont l'esprit et le franc-parler font balle sur la sottise contemporaine. — « Hymnes » de M. G. Ungaretti.

*Études* (20 novembre) : M. Jalabert : « Le colonel T. E. Lawrence et la révolte arabe (1916-1918). »

*Cahiers Léon Bloy* (novembre-décembre) : « Un carnet de notes » de Bloy, décrit et expliqué par M. Pierre Arrou.

*La Renaissance d'Occident* (décembre) : Hommage à Jean Fichsbach. — « Don Juan, drama-farce » de M. de Ghelderode.

*Revue méditerranéenne* (octobre) : « Aux tombeaux des Rois », par M. Maurice Pottecher. — « Toponymies », par M. G. Aubault de la Haute Chambre. — Poèmes de Marcello-Fabri.

*Revue universelle* (1<sup>er</sup> décembre) : « Aimer après la mort », poème de Cécile Sauvage.

*La Vie* (1<sup>er</sup> décembre) : « La marche du Théâtre », par MM. Matei Rossou, Tristan Bernard, Paul Blanchart, W.-R. Furst, A. Villeroy, Denys-Amiel et le docteur Pierre Vachet.

(1) Il avait composé un *Super flumina Babylonis* qu'on chantait souvent : Balzac s'en souvenait peut-être en mentionnant ce psaume. (Communication de M. le chanoine Henri Boissonnot, du chapitre métropolitain de Tours. Cf., par le même, *Histoire de la Cathédrale de Tours*.) Note de M. Ph. Bertault.